

**Textes issus de l'atelier d'écriture « Ecrire Paris : ses vies minuscules »,
sous l'aile de Pierre Michon
les 12 et 19 novembre 2016 à la Maison de la Poésie**

**

Par son travail minutieux, Danielle fait rétrécir les perspectives. Des quartiers entiers rendus à leurs justes proportions. Elle a exploré la rue de Meaux m'a-t-elle dit. Quatre jours à inspecter les portes des cent numéros. A-t-elle remarqué l'atelier de vélos dans une rue perpendiculaire? Si elle l'a trouvé, je doute qu'elle ait résisté à la tentation d'échanger quelques mots avec les techniciens. Enfin échanger, tenir la jambe au bavard pendant que le taiseux la toise. Dans tout duo chacun a son rôle. Je ne sais pas comment celui-ci s'est formé. Ni comment ils se supportent dans cet espace minuscule. Les coups de maillet sur les cassettes coincées couverts par la radio crachotante. D'ailleurs ils ne s'en lassent pas de leur bavardage ordinaire sur les marques, sur les cadres anglais, sur les victoires de Merckx, sur la guidoline qui file, sur les tailles de pignons. Ils n'ont pas envie de destins exceptionnels? Je ne sais pas moi, aller dans l'espace?

Aloïs

**

La vie grince, belle et douloureuse. J'en étais là de ce chagrin, assise sur ce banc, frissonnante. J'avais creusé un trou avec mon canif, au pied d'un arbre, déposé mes inséparables. Les avais serrés l'un contre l'autre, tout raidis de mort, enveloppés de coton et d'une feuille de papier journal.

Un air d'accordéon venait jusqu'à moi. Une chanson des années passées : « Maintenant que tu vis /À l'autre bout de Paris /Quand tu veux changer d'âge /Tu t'offres un long voyage /Tu viens me dire bonjour /Au coin de la rue Dufour /Tu viens me visiter /À Saint-Germain-des-Prés ...»

Le chien s'était couché à mes pieds, museau sur pattes.

Les années passèrent, je devins mère, puis grand-mère.

Les pensées et réflexions des enfants me plongent toujours dans un grand trouble. Ainsi, je me souviens.

Cette balade en bateau-mouche pour remonter le canal Saint-Martin et montrer à mon petit-fils les écluses qui le fascinaient tant. Loin d'être enthousiaste, il était terrifié, s'était blotti contre moi. Il imaginait, malgré la vitre de protection, que s'il tombait à l'eau à proximité d'une de ces écluses, il serait englouti, noyé, incapable de nager dans ces tourbillons.

Un autre jour – J'y pense à cause de l'actualité spatiale et ces trois cosmonautes qui volent vers la station orbitale internationale – un autre jour, donc, le père de cet enfant, au même âge, alors que nous nous promenions par un beau soir d'été, me demanda : -Dis, maman, quand je serai mort, je voudrais que tu me mettes dans un vaisseau spatial qui tournerait autour de la terre, dans le ciel, pas dans la terre, ça fait peur.... Il avait cinq ans, lui aussi.

Cet enfant là, mon fils, est né le jour où pour la première fois, l'homme a posé un pied sur la lune.

Le ciel, l'infini, peut être le lieu que l'on choisit pour être pas tout-à-fait mort... près du soleil de la lune et des étoiles.

Christiane

**

Certain visage

On l'appelait Ruth dans les premières années de sa vie, lorsqu'elle était encore une enfant, née au Liban en 1968. Ses parents moururent et plus personne ne l'appela ainsi.

Elle passa son adolescence à Paris, dans le quartier de la Nation. Sa grand-mère qui l'élevait l'avait rebaptisée Anne dès son arrivée et, au fil des jours, elle oublia presque tout de ses premières années.

Un matin, sur le chemin qu'empruntait Anne pour se rendre au lycée Arago, un clochard ivre l'arrêta. Apparue de nulle part, planté soudain devant elle, il la contempla sans animosité et parla. Les larmes aux yeux et la tristesse dans le cœur. Si Dieu m'avait donné un visage comme le sien, j'aurai vécu ma vie entièrement, dit l'homme, et Anne sentit l'angoisse lui tordre le ventre comme si ces paroles scellaient pour elle, dès lors et à tout jamais, un destin tragique.

De cet âge où elle s'appelait Alma il ne reste qu'une photographie. Sa lourde chevelure brune et tressée encadre un visage somptueux, ses yeux sont ourlés de longs cils noirs. Elle pose sans sourire dans une rue espagnole ou portugaise, brésilienne peut-être ?

Prise à contre-jour par le photographe, l'air grave et interrogateur, elle ressemble à une guerrière saisie par l'éclat du soleil.

A la naissance de son enfant elle s'appelait Sarah. Le jour où il mourut elle renonça à porter un nom.

Depuis elle ne danse plus ; dans chacun de ses pas son exil résonne.

Je l'ai vue un soir d'hiver allongée sur le parvis de l'église de Saint Ambroise. Elle était amaigrie, ses cheveux lâchés recouvraient ses épaules, ses pieds étaient nus. Je me suis penchée sur elle pour l'embrasser ; alors elle a porté ses mains à son visage et l'a caché. La caresse pressante et malhabile du vent souleva les pans de la longue chemise qu'elle portait ouverte malgré le froid. Auréolée par le tissu blanc qui volait autour d'elle, sa figure creusée s'illumina, adoucie, transformée sous mes yeux, comme si elle était faite de cire chaude que des doigts invisibles modelaient. Bouleversée par cette métamorphose, je sentis des larmes ruisseler sur mes joues sans qu'aucune eau ne vienne mouiller mes yeux et l'appelai – Anne Ruth Alma Sarah - Sarah. Qui saura de nouveau imiter ce geste et faire voler ainsi le tissu blanc qui contient tout le souvenir d'un monde déployé, que je ne connais pas et dont j'entends pourtant l'écho lointain ? J'ai goûté sur mes lèvres l'âcreté de la poussière qui monte des rues chaudes, j'ai vu la couleur des pierres changer sous le soleil de midi et j'ai senti le toucher de l'air qui s'adoucit le soir, ne coïncide qu'avec lui-même et soulève en un seul mouvement le linge aux fenêtres, la jupe qui tournoie autour de mes genoux, les feuilles argenté des oliviers du jardin et la chevelure de mon amour, ma douce, ma sœur, ma guerrière dorée au visage familier et inatteignable qui danse, là-bas, dans l'oliveraie, et m'appelle en me tendant les bras.

Emma

**

L'homme aux ourlets défaits

J'aurais dû changer de chaussures. Je n'avance pas assez vite. Je hâte le pas. Ça vibre. Fond de poche retourné. Il faut que je fasse des listes.

J'incline la tête, le bout de cuir vernis mord une ombre à chaque enjambée. J'accélère. L'ombre me suit à distances égales. Regard en biais. Celles en cuir brun. J'aurais du prendre celles en cuir brun. J'aurais pu courir.

L'ombre me longe. Manche de redingote boulochée, circuit saillant des veines, ongles noirs. L'air est épais. Je sens déjà l'odeur acide des murs trop blancs. L'homme porte un sac Carrefour. Les fibres plastiques se détachent, les couleurs se diluent.

Faire des listes. Noter de faire des listes.

Je traverse, contourne. Bousculée. Silhouettes noires engouffrées dans la bouche. Langue râpeuse, marc de café.

J'approche : sirènes hurlantes et couleur rouge. J'aurais du lui prendre son gilet bleu.

L'ombre large dans les bruits ; la masse. Sac Carrefour sur le bitume, posé, bras ballants. Ça vibre. J'agrippe ma nuque. Une mèche longe le noeud des trapèzes.

Je m'arrête à contre du courant hâtif de la rue, près de la grille. Nos regards se croisent. Eclats des plis verts, ridicules, col élimé, le sourire là, bouton doré manquant. Un bruit sec, vol d'ailes des pigeons gris sale, sa tête, vers ; son bras, érigé. Les fils pendent de l'ourlet, au bout de l'index, le ciel, entre les lignes des branches sans feuilles.

Je regarde.

Il faut bien verser la tête en arrière.

L'ongle noir s'agite un peu. Je plie les genoux, tête dans l'axe. J'essaye d'aligner le bord de l'ongle sur Jupiter. Je cherche en vain un compas de relèvement du côté droit de la doublure.

La maille serrée du gilet bleu sur le corps gonflé.

D'eau.

A un fil, ont-ils dit. Nous n'avons pas du tisser dans le bon sens.

Regard bas : mon lacet serpente sur l'asphalte. Je fais un nœud de chaise. Je pourrais m'asseoir là, à détailler le ciel. Trouver du réconfort dans les bras galactiques.

Hop, l'homme a disparu, cuir raide allégé de l'ombre tapie. Jambes molles et idées vagues, je tâtonne, mal ancrée. Je retrouve la silhouette de l'ombre dans ma périphérie gauche.

Je m'approche à pas de coton.

Les néons jaunes éclairent le visage lunaire de la vendeuse du point chaud. Dans l'ombre de l'arcade se dessinent des mers, « *Mare Vaporum* », « *Mare Crisium* », « *Mare Humororum* », aurait pu lire l'astronome.

Elle jette un œil distrait à la cuisson de l'enfilade de petits pains encore empreints de l'étroite poche en polyéthylène. Le bruit enfle selon le flot de passants, le bras fluet se tend à chaque rendu de monnaie. La petite crevasse de l'ongle rouge file les 15 deniers du collant chair dans un geste brusque.

La main de l'homme désigne les pains aux raisins à l'avant de la vitrine. Asséchés par l'air, nos 6 yeux fixent la spirale jaune.

Lyophilisés, on aurait pu dire.

J'ai oublié le gilet.

Je tourne les talons.

Il faudra bien imposer le voyage. Miser sur Gaïa.

**

Le sillon du paquebot nous éloigne des côtes anglaises. La traversée est rude. Les calles du bateau tanguent. Il fait chaud et moite, les moteurs grondent.

Deux jours déjà que j'ai pu m'immiscer sur les ponts supérieurs sans me faire alpaguer. La douceur et la magie des classes supérieures sont incroyables. Un luxe clinquant m'émoustille la rétine. Les velours et les dorures me chamboulent et m'excitent.

J'ai honte et peur d'être prise sur le vif, là au milieu d'eux. J'appartiens pas à ce monde mais j'ai des ressources.

Ma copine m'a donné de quoi me travestir pour affronter « Le grand monde ». Des habits de soie et de taffetas qu'elle m'a donné. Je sens la naphthaline.

Troisième pont, j'entre dans le café et m'assoie. Je commande fébrilement un thé au lait. J'observe autour de moi... Rien d'inquiétant. Je fais partie des murs.

Mon regard s'arrête sur un carnet en cuir ouvert, sur la chaise d'à côté. J'allonge le bras, mes gants resserrent l'objet et je commence à feuilleter. Dessins étranges et figures inconnues me traversent la vue. Étonné, excité, je viens de découvrir un trésor bien étrange. Une série de dessins m'interpellent plus que les autres, vraisemblablement une lune.

Je tourne la page et découvre ahuri un homme sur celle-ci. Comprenez mon étonnement. Si Dieu voyait ça !

Mon regard monte au ciel. J'ai honte qu'une personne puisse imaginer ça possible. Je referme le carnet. Horrifié ! Comment est-ce donc possible.

En même temps, que fais je en ce moment sur ce paquebot. Ne m'emmène-t-on pas vers des contrées inconnues ? N'a-t-on pas un jour découvert cette terre d'où personne n'imaginait même l'existence ?

Intrigué, je ré-ouvre délicatement le calepin. De nouveaux croquis m'éblouissent, m'interpellent. Je découvre étonnée, une calèche sous la mer avec au centre de celle-ci des fenêtres et des gens affairés. Imaginez ça !

Soudain le garçon de salle est là, au-dessus de mon épaule, avec mon thé.

Je sursaute et pousse un cri.

Tout ressort dans ce cri, intrusion dans ce monde qui ne m'appartient pas, la honte d'avoir vu ces dessins si rocambolesques.

Le carnet tombe.

Le garçon le ramasse, l'observe, me regarde...

Il a compris.

Je relève doucement, un ralentit se fait.

Et je file précipitamment.

Me retourne et le regarde. Je heurte une table, un bruissement de foule s'éloigne dans mon dos. J'ai peur, j'accélère le pas et m'engouffre derrière une porte.

Sereine et émoustillé, la vision de ces dessins me reviennent en mémoire et me fouettent l'esprit. Comment est-ce donc possible ?

Gilles Verière

**

Horizon bleu acier comme scié par le cadre de ma fenêtre, sous mes yeux des barres d'immeubles stratifiées : une première à dix mètres, puis encore une autre trente mètres plus loin. J'ai emménagé là pour larguer les amarres, donner une impulsion nouvelle au quotidien loin des voyages du bout du monde, comme un poste d'observation pour reconstruire l'avenir. A la croisée des chemins - passagère immobile - je dois retrouver le mouvement. Amandine a quarante-trois ans, ses cheveux châtain dégoulinent le long de ses épaules dessinées, "charpentées" aurait dit sa mère. Elle porte des lunettes rectangulaires, des vêtements utilitaires qu'elle n'investit d'aucune autre importance que celle de la vêtir, et par deux fois déjà, elle a traversé la croisée des chemins.

Amandine a grandi à Orléans dans une famille de la classe moyenne. Son père travaillait dans les assurances à un poste de cadre subalterne. Il n'avait de cadre que les heures enfilées en soirée quand il rentrait après le dîner pour clôturer ses dossiers. Il n'avait ni la reconnaissance, ni le salaire, ni les responsabilités. Sa mère était femme au foyer. Amandine a vécu une enfance sans histoire et sans artifice. L'été, elle partait à Ouireham avec ses parents, puis deux semaines chez ses grand-parents à Clermont-Ferrand. Amandine vivait à Orléans, sans véritablement habiter cette ville dortoir pour parisiens désargentés. Je crois surtout qu'elle s'ennuyait.

Amandine a étudié les langues étrangères à l'université d'Orléans. L'été, elle travaillait dans un restaurant du centre-ville, pas en salle mais en cuisine. Le chef lui faisait confiance, elle a beaucoup appris. Les week-ends, elle venait souvent à Paris retrouver Hector, son amoureux d'alors. Il me semble que la première vraie nuit parisienne d'Amandine ressemblait sans doute à la mienne, peut-être même nous sommes nous croisées? Amandine a bu ses premiers cafés en terrasse à Saint-Michel, ses premiers demis rue des Lombards, et arpenté les quais de Seine le lendemain après une nuit bénie dans un studio exigu.

Ces jours là, Amandine décida de quitter Orléans et de "monter" à Paris comme diraient ses parents. Elle a d'abord vécu avec Hector, puis ils se sont quittés. Amandine est restée, elle a trouvé un boulot dans une agence de voyages où ses compétences en anglais et en italien semblaient valorisées et elle a emménagé dans un petit appartement rue Manin. Elle a tout de suite aimé le quartier, les abords des Buttes Chaumont, les parfums de feuilles mortes et de terre mouillée.

Il y a trois ans, Amandine en eut assez de vendre des voyages qu'elle ne ferait pas, des séjours en kit à l'exotisme oxydé. Elle se sentait vidée d'elle-même, fatiguée. Elle se rendit à la banque pour vérifier l'état de ses économies, se renseigner sur ses modalités de prêts, et quand Serge lui dit six mois plus tard qu'il vendait son bar du 19^{ème} arrondissement pour couler des jours heureux dans son Limousin natal, elle n'a plus hésité.

Depuis, je croise Amandine presque tous les jours. Elle en a fait un petit bar de quartier aimable et accessible. Postée derrière son comptoir, elle écoute ses habitués d'un sourire non ostentatoire. Amandine aime faire venir la vie jusqu'ici, être elle aussi à la croisée des chemins.

Je pense souvent à Amandine en ce moment, à sa solitude qui darde derrière la lumière tamisée de la salle du bar. Ce soir en passant, j'ai vu Luis assis au comptoir. C'est un habitué du quartier lui aussi. Il navigue de bar en bar, Luis est un client du soir. Il sort de son appartement et descend les quatre étages toujours à pieds, ça l'aide à oublier l'embonpoint grandissant qui pousse juste sous son nez. Il longe les grilles du parc, il aime respirer l'air saturé d'oxygène des arbres derrière la grille.

Ce soir, Luis a le nez en l'air. Il regarde la lune depuis lundi quand il a appris qu'elle apparaîtrait plus grosse que d'habitude. C'était comme une bouée dans la marée des souvenirs, la pensée qu'après les souffrances et la violence sacrifiée, il peut naître quelque chose de poétique un 14 novembre. Luis a marché un peu plus que d'habitude et il s'est arrêté dans le bar d'Amandine Laporte. Il a commandé une pinte de bière, puis une deuxième. C'est son rituel pour trouver le sommeil les soirs d'ennui.

Amandine a regardé cet homme seul, à cette heure là. Un de plus, ils se ressemblent souvent. C'est

comme un carrefour des solitudes. Luis dit qu'il a des enfants, deux jeunes adultes qu'il ne voit pas. Amandine n'a pas eu d'enfants. Mais a-t-elle bien eu le choix? Elle se demande qu'elle est la plus grande solitude, celle du parent déserté ou bien la sienne? Luis lui a dit pour la lune, Amandine lui a parlé du français qui est parti cet après-midi dans sa fusée. Comment la voit-il la lune ce Thomas Pesquet? Elle aimerait bien ça s'envoyer en l'air, revoir les perspectives à la lueur de la lune et du ciel étoilé.

Il devait se sentir un peu seul lui aussi, harnaché dans sa fusée comme un chameau à l'heure de la grande traversée. C'est ça, un chameau face à l'immensité nue.

Signé : (D)écrire dit-elle (<https://decrieditelle.com>)

*

La femme qui marche

Elle n'est pas si grande, mais ce chignon rehausse sa silhouette. Elle voyage avec bagages. Deux sacs plastique, un pour chaque main, le pas vif en longeant la rue Custine, 18^e arrondissement. Elle les porte avec énergie, comme quelqu'un qui se rend quelque part. C'est toujours vers 18 h, avant l'heure où l'asile de nuit du boulevard Ney ouvre ses portes.

Je la vois arriver de loin, parce qu'elle est coiffée d'un chignon haut, gris, qu'elle a dû porter déjà dans sa jeunesse. On y glissait un boudin de mousse pour le faire gonfler et l'arrondir en coiffe. Il devait porter un nom. J'étais petite, elle était déjà une élégante. Maintenant, elle ressemble à dame Tartine, lancée à grande vitesse sur le trottoir, elle pourrait faire tomber ceux qui restent dans l'axe. Lui tendre un sac de mandarines? Me contenter de croiser son regard? Oh pas longtemps, parce qu'aussitôt passée elle est pressée de passer le feu de signalisation.

Quand elle me croise, son regard ne dévie pas plus que ses pas. Dans mon dos, elle doit dévaler la rue Francoeur, puis la rue Marcadet, 20 minutes à bonne allure pour rejoindre le boulevard Ney. Je ne me retourne jamais.

Une saison, elle ne passera plus à 18 h. Ses sacs seront jetés par des mains gantées de caoutchouc et son drap de tissu jetable roulé en boule pour l'incinérateur de l'asile de nuit.

Paris, ce sont des passants.

Le peintre et son modèle

Les Demoiselles d'Avignon tenaient-elles cette rampe quand elles descendaient au sous-sol, poser dans l'atelier de Pablo Picasso?

Partout, ce n'est que du bois. Brut, un peu jaune, un peu gris : l'escalier, la rampe, le sol et chacune des portes. Y a-t-il encore un atelier d'artiste derrière chacune d'elles? J'aimerais bien voir. Faut-il être modèle pour être acceptée ici? Avoir le droit de passer le seuil et y trouver la couleur?

Une autre marche. Celle là craque. Le couloir n'aligne que des portes fermées. Encore une marche, encore un craquement. Un battant va s'ouvrir, c'est sûr. On va me trouver trop curieuse, m'interroger. Ou bien... Je remonte à reculons, la paume rayée par les stries de la rampe. Je ne veux pas me déshabiller derrière un rideau. Je ne veux pas lever les bras pour faire pointer mes seins. Ni nouer mes cheveux pour les lisser à l'espagnole devant un peintre. Je n'ai que seize ans. Je veux juste voir l'atelier.

Quelques semaines après, le Bateau Lavoir prenait feu. Sur le chemin du lycée, la façade noircie, le toit écroulé abolissaient les portes inaccessibles. Tout partait en fumée avec l'atelier de Picasso, la chaise de Max Jacob et les récits d'Apollinaire convalescent.

Un été, on a inauguré le Bateau Lavoir réhabilité. Dans une vitrine, une photo – j’aurais pu la prendre moi-même, montre l’escalier de bois, la rampe, les portes closes que passaient poètes et peintres pour refaire les couleurs du monde. Les mêmes qui se sont gravées dans mon désir. Depuis, j’ai défait ma robe devant la toile d’un peintre, j’ai levé les bras pour faire pointer mes seins. Le peintre peignait la Genèse, le tableau s’appelle « La Tentation ».

Ali du périph

J’approche toujours en tapant des pieds, parce qu’il y a des rats.

Sous le pont de La Chapelle, le trafic du périph ne s’arrête jamais. Même au milieu de la nuit, Ali ne s’en plaint pas. Il a dû devenir sourd depuis le temps qu’il couche ici.

Je tape des pieds, comme je l’ai dit, j’ouvre la route pour le médecin et moi. Les rats quittent la chaleur du duvet crasseux, les uns à l’est, les autres à l’ouest.

- *Salam*, Ali. Comment ça va ?

Le bruit continu du périph, les lumières des phares, Ali n’y fait peut être plus attention, mais il nous entend rarement au premier salut. Ali s’appuie sur ses coudes, les yeux à demi clos, crinière grise, barbe longue. La consultation peut commencer. Olivier est médecin volontaire. Il a des journées de généraliste longues comme un jour sans pain, mais il donne quand même une nuit par semaine aux sans abri. Ces maraudes de nuit, nous les partageons depuis une saison, c’est le plan grand froid.

Olivier plie ses longues jambes pour l’ausculter à même le sol. Ali soulève un tricot puis deux, troués l’un et l’autre et sans couleur, sur un torse maigre. On y voit les côtes en barreaux d’échelle. La peau fine, la faim souvent. Son torse de crucifié est bien plus jeune que ses traits. Oliver compte les battements, appuie l’index et le majeur sur le poignet, appuie encore, mesure en silence. Ali ne parle jamais, mais il découvre tel ou tel morceau de son corps, c’est son passeport pour l’échange.

Moi, je porte la thermos de café. J’attends mon tour. Quand Olivier a terminé, je remplis un gobelet de plastique – que j’ai doublé pour que les doigts puissent le tenir sans se brûler.

A Oran, ou Tanger, y avait-il un autre pont où Ali allait jouer, qu’il passait pour travailler ? Ou qu’il a enjambé pour courir sa chance en traversant la Méditerranée ? Normal de se demander quand on dérange les gens la nuit en plein sommeil pour leur proposer du café. La gueule qu’ils ont, quelquefois, on regrette.

C’est Olivier qui l’a baptisé Ali du périph, parce que nous en avons un autre d’Ali, sur le parcours. L’homme couché ne semble plus voir les rats. De là à penser qu’ils lui tiennent chaud, ou que sa crasse les tient à distance ?

Olivier porte des lunettes qui troublent son regard. Je crois qu’ils tirent sur le vert, ses yeux myopes. Il a un large sourire qui barre son visage. On ne sait jamais s’il grimace ou veut sourire. Ses mains parlent mieux que lui. Mais il est attentif à tout. Le pouls, les constantes. Il tape sur le dos d’Ali, toc toc, microbes êtes vous là ? La tuberculose court les rues, sous les ponts.

Quand je rentre du périph, je me défais à toute vitesse de mes vêtements, je les fais tomber dans la salle de bains, et j’ai même mes chaussures de maraude à présent. Vous n’avez pas idée, ce qui traîne par terre. Il vaut mieux ne pas regarder. Paris, c’est un crachat.

Ensuite, c’est nuit blanche. Le froid a pris tous les muscles, percé tous les os. A trembler jusqu’au matin en repassant les séquences entre deux balayages de phares. Il faudra que j’offre un café à Olivier, un de ces jours.

‘Messieurs les censeurs’

C’est une MJC, Maison des Jeunes et de la Culture. Des gens qui ne se connaissent pas y entrent pour se parler. Pour échanger, pour admirer. C’est la Ville de Paris qui invite. Dans les années 70, les murs ont la parole et la jeunesse aussi.

Ce soir, un intellectuel est là. Nous sommes debout, lui aussi, nous autour de lui. Grand, mince avec une voix précise, bien rythmée et des lunettes à double foyer. Il parle vrai. Un prof a aimé un élève plus

jeune et c'est un crime. La loi le dit, la République l'interdit. L'intellectuel dit les choses autrement. Sa voix porte. Maurice Clavel s'insurge. Contre les censures. Lui aussi est prof, il enseigne la Philo. Il a aussi été résistant, auteur de théâtre, d'essais.

Ses longues jambes prolongent ses phrases, ses idées. Comme un escrimeur, il les lance vers chacun de nous. Le fleuret touche. Ici, pas d'estrade. Un philosophe philosophe pour nous, debout, à découvert. Il nous tient au bout de sa voix. Notre cercle se rapproche. Une conscience prend corps, et saisit la nôtre. C'est aussi Camus qui parle. Sartre n'est pas loin. Diderot peut être, ou Tocqueville, Montesquieu qui sait.

Un autre soir, à la télévision. L'image est en noir en blanc chez moi, et il n'y a alors que trois chaînes publiques. Sur le plateau, l'invité est l'homme aux lunettes cerclées de noir. Son film, « *Le jaillissement de la vie* », raconte Mai 68. Il parle de l'indifférence, du mal de vivre ensemble, du chagrin pour soi : sur les marches d'une entrée de métro, un homme jeune est couché. Le flot montant des passants, le flot descendant, la caméra filme longtemps. Personne ne ralentit, ne demande s'il peut aider, s'il a besoin d'aide. Autour de lui, la caméra filmait les pieds de femme, les pieds d'homme, les pieds bien chaussés, les pieds mal chaussés : tous couraient au même rythme, sans un ralenti. *Nous ne nous aimons pas. Qui se regarde, qui se sourit, qui se soucie seulement de l'autre ? La plupart vous diront qu'ils ont autre chose à faire. C'est vrai que tout le monde a quelque chose à faire. Mais quoi ?*

Le film terminé, Maurice Clavel avait repris la parole, il disait : « *Mon film a souffert de la censure. Même un seul mot de censure est inacceptable.* » Sa voix est maîtrisée, son corps raconte une autre histoire, quand du coude il fait tomber ses feuillets. Puis il conclut devant les animateurs muets : « *Je ne peux participer au débat de ce soir dans ces conditions. Messieurs les censeurs, bonsoir !* ».

Puis Clavel se lève, enjambe sa sacoche de ses jambes d'escrimeur, ramasse ses feuillets éparpillés et s'élance vers l'amphithéâtre où l'objectif de la caméra le suit, avant de disparaître hors champ sous les applaudissements du public.

///

La silhouette d'Ali du périph dans son duvet, les gestes du docteur Olivier, ont ramené ma pensée à ce corps de spadassin, celui de Maurice Clavel, nous montrant l'invisible dans ce corps allongé sur un escalier de béton du métro parisien. Olivier ausculte le ventre du malheur, de Sarajevo à Paris, il met des gestes sur les idées d'un philosophe, qui auscultait les âmes. Elles ont droit de cité. La lycéenne qui cherchait des maîtres en a trouvé. Paris, c'est un miroir.

Boulevard Ney

La femme qui marche est arrivée au centre d'accueil de nuit du boulevard Ney. En hiver au moins, c'est la nuit qu'on laisse derrière soi.

Sur le boulevard, les hommes sont arrivés en bus. Il y a un ramassage quai de Valmy à 19 h, un autre à 20 h. Après, c'est fini pour les retardataires, ce sera le duvet trottoir. Elle les regarde descendre un à un et se mettre en file indienne, les mains dans les poches. Elle se demande si elle verra un soir Ali, le solitaire du périph. Il n'aime ni parler, ni coudoyer. Sous le périph, Ali est son propre maître.

Maintenant, on sépare les hommes des femmes. Elle attend son tour entre les barrières de métal, avance à l'appel de son nom. Pas de nom sur la liste, pas de ticket d'entrée. Elle reçoit son kit du soir, drap de tissu jetable, et passe à la salle à manger.

Dans la salle commune, la télé est allumée. On y voit des silhouettes Bibendum en tenue blanche. Hommes, femmes, le volume est le même. On les appelle des astronautes. Homme ou femme, la tenue est taillée pareil. Coiffée d'un casque à hublot, une astronaute sourit sur l'écran, en agitant un gant de chantier. Puis elle marche sur des semelles plates jusqu'à un goulot qui encapsule le groupe. C'est parti pour six mois de promiscuité et d'apesanteur. Ils ont l'air si content, on leur a promis des vacances, après ? Du même pas raide, ils avancent vers la fusée Soyouz, l'espace en russe. Dans la capsule, l'espace est mixte. Et la douche collective ? Combien de temps dure la nuit là-haut ? La nuit des temps ?

Avant au moins, ils envoyaient des chimpanzés. A quoi bon partir, si c'est pour exporter le monde ? Brigade de jour et de nuit, les 3/8 à scruter des pierres, de la poussière et - ne pas changer de culotte ? Comment diable chacun lave-t-il son linge à tour de rôle ?

Quoi ? Nourris, logés ? Sûrement, ils ne mangent que des pilules de compléments alimentaires et le reste en bouillie sous vide sifflée à la paille. Seules les couleurs changent – velouté de tomate, œuf dur mayonnaise... du pareil au même. Six mois de plats préparés... Pas meilleur que la purée navet céleri de ce soir. On mange mal en avion, en capsule Soyouz, alors à l'asile de nuit...

Bien la peine de s'échiner à faire des études pour être si mal nourri, si mal habillé, et devant tout le monde en plus. Et la promiscuité en prime. Voisine à mon coude droit. Voisine à mon coude gauche. L'une guigne ma portion de Vache qui rit, l'autre mon biscuit au lait coco.

Ali a bien fait de rester sous le périp, dans sa combinaison de terrien.

Myriam Gaume

**

Je l'avais remarqué, toujours seul, assis à la même place sur le banc près du pont. Cheveux blancs, fière allure de penseur, méditant au bord de l'eau, il m'intriguait. Mouss m'a doucement interpellée un jour, panier débordant des odeurs du marché, basilic, menthe poivrée, tomates fraîchement cueillies et bouquet de roses anciennes. C'était une bouffée de son enfance lointaine qui l'avait submergé. Je sais combien les parfums nous entraînent dans les souvenirs, la terre mouillée des jardins après la pluie, la sueur des chevaux, fraîcheur inoubliable de l'eau de toilette maternelle, tabac brun de mon père.

Je le vois, lors de son arrivée, il y'a bien longtemps, assis avec sacs et valises dans un hall de gare. Spectateur de cette vie trépidante, silhouettes pressées, visages fermés, agressivité des voix, accents inconnus, dans une débauche de néons, de publicités et autres slogans. Certains, errent l'âme en peine, déçus du voyage ou en partance pour d'autres horizons.

Je sais les longues heures d'attente du cousin hébergeur, l'indifférence des passants, les regards curieux, condescendants. Les doutes envahissants, les regrets d'avoir tout laissé pour venir travailler. Lumière blafarde, odeurs lourdes, le soleil et les grands espaces manquent déjà. Le cœur serré il hésite. Comment serait sa vie, un saut dans l'inconnu ?? ou comme il veut le croire au fond, une rupture importante mais passionnante, avec bien sûr, des risques, des orages et tempêtes.

Je marche avec lui dans cette ville inconnue pour s'imprégner des noms, des bruits, pour découvrir places, ruelles et jardins, de belles surprises en découvrant glycines et lilas, au fond d'une impasse ! Arpenter les dédales des sous-sols dans la cohue, la promiscuité, est plus difficile. Ce qu'il préfère c'est flâner à la tombée du jour le long du canal, jeux d'ombres, lumières des réverbères, quelques rares piétons humant la nuit comme lui.

Ce sera son jardin secret, déambuler seul pour laisser venir, défiler, souvenirs et réflexions.

Aujourd'hui, il savoure ces heures de calme, le temps qui passe tranquillement. Il voit, revoit sa vie défiler, sans mélancolie, sans aigreur. Ses racines l'ont accompagné, rassuré, bien ancré pour la vie. Travail difficile, c'est vrai, incertitudes, mais il ne regrette rien, sa famille est là, et aussi les absents et disparus.

Mouss est un sage, préparant sur son banc, des « fables de sa fontaine », des contes de son pays.

Aujourd'hui, il est interpellé par Margot la kiosquière. Les unes, les photos sur le départ des spationautes la laissent perplexe. Elle fulmine sur le prix de telles expéditions, il y a tant à faire sur terre ! Bien sûr elle en comprend l'importance pour les scientifiques, mais, comment vont-ils vivre pendant 6

mois sans les souffles du vent, les sensations de chaleur, de froid, sans la moindre odeur de vie ? Supporter les mêmes compagnons en milieu clos, très clos, sans pouvoir s'échapper un instant ! Ses belles mains s'activent, ponctuant ses arguments sur les piles de magazines. Une cellule antichambre de la mort, sans famille et sans amis ?? s'ils ne pouvaient pas re-descendre ?

Mouss, très impressionné, lui confie que c'est un vieux rêve. Vivre sans pesanteur, planer complètement, être quelques uns, loin dans l'infini, observant les milliards de terriens. Il se demande vraiment si le vide n'est pas vertigineux au point de ne plus avoir envie de réintégrer le module. Passer de l'autre côté, dans un autre monde, pourquoi pas ?? Vivre quelques instants d'ivresse sidérale, fabuleux destin !

Toi et tes contes, rétorque Margot, tu es prêt à changer d'univers. Tu vas encore me parler de la « planète bleue », pour me faire rêver !

Odile